

Les voix des morts

Marie-Andrée Lamontagne

Number 78, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91777ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2019). Les voix des morts. *L'Inconvénient*, (78), 68–70.

Les voix des morts

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

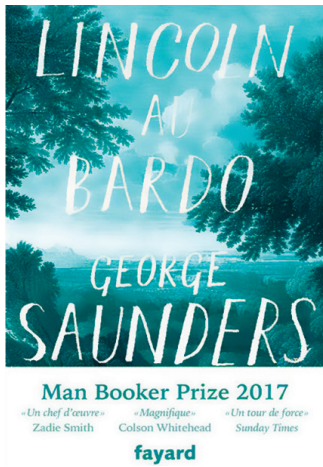
Il faut les comprendre. La stupeur, juste après que la vie vous a été ôtée, doit être grande. Quoi ! il y a un instant encore vous étiez là, à goûter les charmes de votre jeune épouse ou occupé à quelque besoin quotidienne. Et maintenant cet endroit étrange appelé « cimetière », désormais fréquenté avec un tout autre point de vue, celui des morts, dans ces mausolées où traînent quelques âmes (à la lettre) en peine. L'expression *âmes en peine* a quelque chose de suranné. Elle reste pourtant celle qui convient, à en juger par le magnifique et troublant *Lincoln au Bardo* de l'Américain George Saunders. Auteur de plusieurs recueils de nouvelles, ce dernier signe ici un premier roman abyssal à plusieurs égards – style, construction, propos – où le lecteur se laissera choir, lesté d'une inquiétude plus forte que la raison raisonnable.

Les bardos, dans le bouddhisme tibétain, sont des lieux de conscience intermédiaires. Le rêve ou la méditation sont des bardos. Mais aussi la mort, sans doute le plus inquiétant de tous. Les avancées de la science ont beau avoir tout expliqué ou presque

au chapitre du corps, la mort reste une énigme sur le plan de l'esprit. Mort, où est ton lieu ? « Historiquement, il a toujours régné une certaine confusion autour de cette question », répète à quelques reprises, avec un art certain de la litote, l'un des morts récents qui hantent les pages de *Lincoln au Bardo*.

Aussi, dès lors que le défunt se trouve dans cet entre-deux, il faudra bien s'habituer, avec George Saunders, à ne plus appeler un mort un mort, mais un « corps souffrant » ; à ne plus dire « cercueil », mais « caisson de souffrances ». En somme, c'est toute l'expérience de la mort qui se trouve éclairée par ce roman qui a reçu en 2017 le prix Man Booker, mille fois mérité, et où quelques-unes des grandes intuitions métaphysiques de l'humanité résonnent avec les souvenirs parfois troublants que tout endeuillé peut avoir en la matière. Le tout mêlé à une intrigue qui tient en haleine.

D'abord un fait historique : William, le jeune fils d'Abraham Lincoln, est emporté à dix ans par une fièvre, et son père président, aussi grand personnage qu'il soit, est inconsolable. Le 25 février 1862, Willie



Lincoln est donc mis en terre au cimetière d’Oak Hill, près de la Maison-Blanche. Et voici le songe de George Saunders : le jeune garçon y retrouve d’autres spectres dont les voix forment un chœur douloureux. Ils seront les personnages du roman.

Comme elles apparaissent enfin pour ce qu’elles sont, c’est-à-dire futiles, ces occupations où la mort les a surpris, tous. Et combien précieuse est la vie dans ses infimes détails, filtrés et mémorisés par les sens. Les morts parlent, les morts n’oublient pas, car ils n’ont pas encore vraiment quitté le beau désordre du monde où nous sommes encore empêtrés – cela s’appelle « le bonheur d’être vivant » :

*Renoncer pour l’éternité, monsieur, à des choses telles que, par exemple : deux agneaux tondus de frais bêlent dans un pré dont on vient de couper l’herbe ; quatre lignes d’ombre parallèles projetées par une persienne glissent sur le flanc matutinal d’un matou tigré assoupi ; sur les tuiles d’un toit d’ardoise blanchie et pour s’y aller tomber dans un carré de bruyère bientôt fanée rebondissent neuf glands de chêne emportés par un coup de vent ; sous le nez d’un sieur en train de se raser passe l’ondoyant fumet d’un gril qu’on réchauffe (et le branle-bas des casseroles du petit matin et le babillage de la fille de cuisine) ; dans un port tout proche une goélette aussi grande qu’une maison vire à bâbord, chahutée par une brise qui fait se froisser les fanions et tinter les carillons et se lever, dans la cour d’une école en bordure des quais, un chœur de piailllements enfantins et les aboiements furieux de ce qui semble une dizaine de –
roger bevins iii*

*Mon ami.
Ce n’est guère le moment.
hans vollman*

*Toutes mes excuses.
Mais (comme vous n’êtes pas sans le savoir, ce me semble) je ne maîtrise pas entièrement la chose.
roger bevins iii*

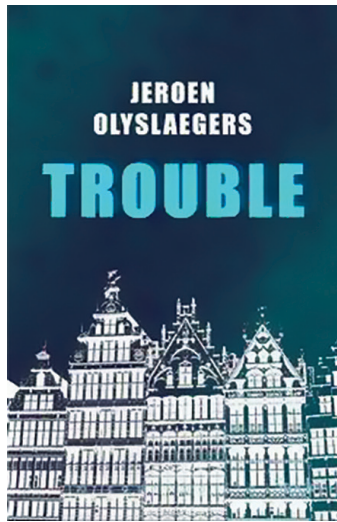
Extrait des pages 160 et 161, ce dialogue entre deux morts ne fait pas que réaffirmer avec des accents de vérité bouleversants la valeur des choses d’ici-bas. Il donne aussi une idée de la forme expérimentale du roman,

conçu comme une suite de répliques plus ou moins longues, plus ou moins vives, à la syntaxe parfois haletante, et qui à elles seules suffiront à faire progresser l’intrigue. Malgré sa justesse, ce passage n’est cependant pas le plus poignant du roman, qui en compte plusieurs du genre. Plus grave encore est celui où, dans la chapelle, les spectres entourent ce grand gaillard de Lincoln terrassé par le chagrin et s’efforcent de le raisonner. Ce qui fait qu’un être cher était vivant et qu’on s’y est attaché n’est plus. Qu’en reste-t-il alors ? Et ce qu’il en reste – l’âme ? la conscience ? l’esprit ? la vie ? le romancier se garde bien de lui donner un nom – est-il encore cet être cher ? Voilà pourquoi il faut consentir à le laisser partir. Le roman désigne par un mot-valise, la « substanluminéclosion » dans l’heureuse traduction française, le moment de dissolution, d’arrachement définitif à l’espace intermédiaire où pendant un temps variable les morts tantôt s’attardent, tantôt sont retenus, toujours conscients et souffrants. Une explosion ténue, un éclair, une libération : un jour enfin ils entrent dans l’au-delà.

Les êtres humains – chacun d’eux – sont avant tout des êtres souffrants, comprend peu à peu Lincoln. Cette compassion universelle, qui pourrait bien être le nouvel état de conscience d’un homme qui se découvre père avant d’être président, hante la mémoire du lecteur longtemps après qu’il a refermé le livre. Et plus longuement encore, cette certitude mise en mots par les poètes depuis des siècles : les morts nous accompagnent.

UN SALAUD EST UN SALAUD

Traduire avec les mots exacts de la littérature l’informe, le flou, la grisaille ambivalente qui semblent avoir été la règle dans une ville belge sous l’occupation allemande, tel n’était peut-être pas le but que poursuivait Jeroen Olyslaegers en écrivant *Trouble*, ce grand roman de la mémoire empoisonnée. Comment en effet prêter à l’auteur un dessein aussi net, même en tenant compte de la toute-puissance de la condition de demiurge qui est celle du romancier, alors que *Trouble* montre surtout le lacis de voies dérobées qui s’offrent à chacun en situation de crise et de guerre ? Né en 1967, et par conséquent gratifié d’une distance relative par rapport à l’époque relatée, le romancier belge flamand, qui a aussi écrit pour le théâtre, a peut-être obéi tout simplement à l’élan inspiré l’ayant fait se tourner vers le passé pour tenter de



dire le présent. Et que cet élan l'ait conduit à montrer qu'un salaud est un salaud, même quand la grisaille semble être la règle, n'est peut-être pas ce qui l'aura le plus obsédé dans l'écriture de ce livre, tout vibrant de l'amour douloureux d'un grand-père pour sa petite-fille et de la stupeur de voir le passé demander des comptes au présent. Trêve de spéculations critiques. Un proverbe biblique dit que les pères ont mangé les raisins verts et que les fils en ont eu les dents agacées. On ne saurait mieux résumer le sujet de *Trouble*. Trouble dans les mémoires familiales, trouble dans les récits officiels, trouble dans les consciences. Il faut la puissance du roman et le panache du style pour les dire tous.

Avec les années, Wilfrid Wils est devenu un vieillard acariâtre veillé mollement par une aide-soignante à domicile. Anvers a bien changé depuis 1940. Les grandes enseignes clignotent en musique devant des troupes de consommateurs éblouis. C'est le visage de la paix moderne, de la cohabitation faussement heureuse, où les différences de classes, de cultures ou de tempéraments se fondent dans le creuset de la publicité et de la possession matérielle. Au début du roman, Wilfrid Wils échappe à la surveillance de sa gardienne et s'enfonce dans les rues d'Anvers, aussi bien dire dans sa mémoire. Il avait vingt-deux ans quand les Allemands se sont installés. Qu'est-ce qu'un poète ? Un garçon qui a trop lu Rimbaud et gribouille des vers ? Qu'est-ce qu'un policier ? Un jeune homme qui a endossé l'uniforme parce que cette situation en vaut bien une autre pour rapporter de l'argent à la maison et contribuer à l'économie du ménage que ses parents peinent à maintenir à flot ? Wilfrid a été l'un et l'autre dans ces années-là. Mais ce n'est pas le plus significatif. Ce qui importe, c'est le point de vue que la guerre lui aura fait adopter dans le récit de sa vie. Celui peu glorieux de l'indécision qui fait osciller entre l'attitude du salaud, les pulsions de la brute, la folie d'un cœur amoureux et l'incompréhension la plus totale devant la complexité de la vie.

À son tour le lecteur adopte ce point de vue qui a le mérite d'éclairer d'un faisceau glauque toutes les couches de la société. Il retrouve alors les personnages que les romans et les films sur l'époque ont élevés au rang de types : la jolie tante qui a pour amant le commandant SS, la petite frappe collabo ivre de pouvoir et qui impose sa

loi, la sœur du meilleur ami, beauté locale qui rêve de chanter sur toutes les scènes du monde et finira femme au foyer, cet ami, justement, policier local, tout comme Wilfrid, mais qui a aussi, en réalité, rejoint la Résistance, les familles juives embarquées à deux heures du matin et tant d'autres figures, les uns et les autres n'étant ici jamais des types, mais des êtres de chair et de sang – beaucoup de chair, beaucoup de sang, d'ailleurs.

Trouble est une réussite à plusieurs égards. Sur le plan des personnages, d'abord. D'une main ferme, Jeroen Olyslaegers dévide la pelote du souvenir chez un Wilfrid Wils par ailleurs demeuré humain, si humain, et qui ne se remet pas du suicide de son arrière-petite-fille, quelque temps après qu'elle eut coupé les ponts, à dix-neuf ans, avec sa famille. Ils étaient pourtant proches l'un de l'autre. Il la comprenait. Adopté au début de l'adolescence, son style gothique, qui désespérait ses parents, le faisait simplement sourire. Certes sa dépendance à la drogue l'inquiétait, mais ces derniers temps, tout de même, il s'était réjoui d'apprendre qu'après une cure en clinique elle avait décidé de s'assagir et de reprendre ses études. Des études en histoire...

Trouble met aussi à nu les ressorts de l'antisémitisme tranquille, qui rend les gens dociles et plutôt contents d'être débarrassés de ces Juifs qui se sont enrichis sur le dos des pauvres gens, dans le commerce du diamant, de « la petite pierre » comme on dit à Anvers. Et que l'Occupation permette enfin de dire à voix haute cette vérité-là est tout de même une bonne chose, non ?

Trouble, c'est enfin le roman de la monstruosité, de la métamorphose – page 243, un écho de Kafka se fait entendre très distinctement –, qui fait non pas de chacun un monstre en puissance, tôt ou tard révélé par les circonstances : ce serait encore trop banaliser la monstruosité. En réalité, raconte le roman, chacun n'est pas un monstre ; seulement quelques-uns. Mais alors, qui ? ■

LINCOLN AU BARDO

George Saunders

Traduit de l'anglais par Pierre Demarty
Fayard, 2019, 398 p.

TROUBLE

Jeroen Olyslaegers

Traduit du néerlandais (Belgique)

par Françoise Antoine

Stock, « La cosmopolite », 2019, 446 p.